

# CULTURE/

## «La Réponse des hommes», rémission impossible?

Portée par d'excellents comédiens, la pièce de Tiphaine Raffier sonde la subtile mécanique de l'absolution.

Et interroge : à partir de quel point cesse-t-on de pardonner aux autres ?

Qu'est-ce que la miséricorde? A la lecture des dictionnaires, c'est «*la compassion pour la misère d'autrui [...] la générosité entraînant le pardon, l'indulgence pour un coupable, un vaincu*». Sur la scène du théâtre Nanterre-Amandiers, *la Réponse des hommes*, de la dramaturge et metteuse en scène Tiphaine Raffier, entrelace neuf histoires de miséricorde, sautant d'un tribunal à une soirée de Noël, d'une conférence musicologique à une prison, de la reconstitution d'un fait divers au cauchemar d'une entrée dans la mort. De la même manière que le spectacle évoque les six barreaux de l'échelle des douleurs qui conduit de la tonalité musicale la plus harmonieuse à l'atonalité la moins réglée, il nous bringuebale dans les différents niveaux de gris de la culpabilité et de l'horreur, comme pour éprouver notre propre capacité à l'empathie puis au pardon. Accueillir l'innommable

présenté sous nos yeux, l'accepter peut-être en notre for intérieur – à partir de quel degré de monstruosité ne pouvons-nous plus pardonner?

**Issue de secours.** Tout n'est pas plombant sur ce plateau nu, loin de là, rien n'y est moralisateur, et la première partie du spectacle évoque davantage la distance que la culpabilité. Il y a cette femme qui vient d'accoucher et se découvre incapable de nourrir son enfant, voire de s'en occuper. Elle qui bosse pour le Programme alimentaire mondial se soucie davantage de la perte d'une cargaison de 21 tonnes larguée dans une nature lointaine que de la chair de sa chair sous ses yeux à qui elle est impuissante à donner une goutte de lait. Il y a aussi ce danseur, Diego, qui attend une greffe de rein, vit sous dialyse, fuit dans la virtualité des vidéos du Net (de Fred Astaire, mais aussi «*d'un tout autre genre*») et dont le corps

n'est plus considéré que comme une suite d'organes – que par instants trois pas de danse illuminent.

Il y a enfin ce réveillon très joyeux durant lequel une famille s'échange des cadeaux et s'entre-déchire. Sans violence irrémédiable, mais sans vouloir non plus savoir ce que contient l'enveloppe où une main anonyme a consigné les secrets, certainement inavouables, du patriarche. On assiste à tout cela depuis les gradins assez fournis des Amandiers, ne sachant pas trop où l'on va, ni à quoi sert cette issue de secours à 4 mètres du sol qu'aucun escalier ne relie. Puis le fil de la miséricorde se fait plus fin.

Pour avancer dans son propos, Tiphaine Raffier pose une structure écartelée sur laquelle s'appuyer et qui lui sert à relier ses histoires : l'échelle des degrés de douleur en musique, donc, mais aussi les Œuvres de miséricorde tirées des évangiles qu'elle utilise pour

l'intitulé et la teneur de ses histoires («donner à manger aux affamés», «vêtir ceux qui sont nus», «visiter les prisonniers»...), le tableau du Caravage qui les représente ainsi qu'une lointaine inspiration venue du *Décatalogue* de Krzysztof Kieslowski. La metteuse en scène déploie aussi, en droite ligne du théâtre de Julien Gosselin – avec qui elle a travaillé – ou de Cyril Teste, une écriture scénique et filmique partagée, vidéo et plateau coexistant sans que jamais l'un ne domine l'autre, et sans courir non plus derrière des prouesses performatives du type «tu me vois sur scène mais en réalité je suis à l'autre bout de la ville».

En guise de prouesse, Raffier s'entoure surtout d'une troupe formidable, à sa main, composée de comédiens qui pour la plupart suivent son parcours depuis quelques années (*Dans le nom, France-Fantôme*). Sans rechercher la palme des honneurs ou de la miséricorde, les interprétations de Sharif Andoura, Teddy Chawa et Edith Mérieau saisissent par leur ambivalence, les interprètes devenant maîtres des clefs qui nous conduisent dans un dédale de murailles poisseuses derrière les portes les plus secrètes.

**Faille.** Qu'y a-t-il, qui y a-t-il, derrière ces portes que le pardon se doit d'ouvrir? Des pédophiles. La seconde partie assène des témoignages livrés de façon brute, face caméra, d'hommes ayant abusé d'enfants, faisant partie de leurs familles ou non, que le spectateur, en même temps qu'une équipe de psychiatres, se prend pleine face. La qualité de l'interprétation réduit le trait, jamais le public ne se sent prisonnier de ficelles grossières l'emprisonnant dans un devoir de juger. Propulsé au milieu de la faille qui sépare accueillir et accepter, tiraillé par le dilemme de voir ou ne pas voir ce qui se passe sous ses yeux – et qui résonne avec le système d'écri-

ture vidéo –, il écoute autant les paroles des criminels que ses propres arguments, issus de son échelle personnelle du tolérable.

Qui pardonnera-t-on? Pourquoi? Et se pardonnera-t-on soi-même? Car une autre des structures bricolées par Tiphaine Raffier nous place aussi, tous, dans le monde des coupables: chaque histoire est ponctuée de l'apparition de tracts ou d'une affiche «*Nous sommes désolés*», que l'on apprendra à la fin du spectacle, une fois que la Terre ne sera (presque) plus, provenir d'un groupe d'activistes écolo du XXI<sup>e</sup> siècle. La dernière des miséricordes se glisse en notre pardon d'avoir tout abîmé par notre simple présence. Étonnamment, la manœuvre n'est ni accablante ni édifiante, car avant de parvenir à ce constat, «*Nous sommes désolés*», il reste à l'humanité, aujourd'hui et en bonne intelligence, un bout de chemin à faire sans peut-être avoir à se pardonner. La réponse des hommes réside autant dans ce qu'elle juge des autres que dans ce qu'on attend d'elle pour éviter le carnage.

**GUILLAUME TION**

#### **LA RÉPONSE DES HOMMES**

écrit et mis en scène par

**TIPHAINÉ RAFFIER**

Jusqu'au 28 janvier au théâtre  
Nanterre-Amandiers.



Pour *la Réponse des hommes*, Tiphaine Raffier s'est entourée d'une troupe formidable. PHOTO SIMON GOSSELIN